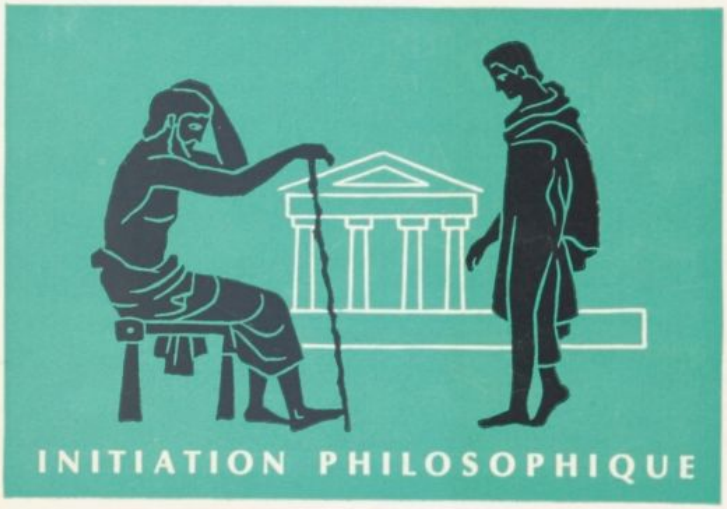
NC
R
1
5
531

GEORGES MOUNIN

POÉSIE ET SOCIÉTÉ

COLLECTION SUP



PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

N.C.

POÉSIE ET SOCIÉTÉ

11531

16°R
13153

DL = - 4 11 1968 - 17326

« INITIATION PHILOSOPHIQUE »

Collection dirigée par Jean LACROIX

Comité de patronage :

ALQUIÉ (Ferdinand), *Professeur à la Sorbonne.*

† BACHELARD (Gaston), *Membre de l'Institut, Professeur honoraire à la Sorbonne.*

BASTIDE (Georges), *Correspondant de l'Institut, Doyen honoraire de la Faculté des Lettres et Sciences humaines de Toulouse.*

GOUHIER (Henri), *Membre de l'Institut, Professeur à la Sorbonne.*

HUSSON (Léon), *Professeur à l'Université de Lyon.*

MOROT-SIR (Édouard), *Conseiller culturel près l'Ambassade de France à Washington, représentant les Universités françaises aux États-Unis.*

RICŒUR (Paul), *Professeur à la Sorbonne.*

VIALATOUX (Joseph), *Professeur honoraire aux Facultés catholiques de Lyon.*

« INITIATION PHILOSOPHIQUE »
Section dirigée par Jean LACROIX

54

POÉSIE ET SOCIÉTÉ

par

GEORGES MOUNIN
Professeur à la Faculté des Lettres et Sciences humaines d'Aix-en-Provence

DEUXIÈME ÉDITION REVUE

PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE
108, Boulevard Saint-Germain, Paris
1968

DU MÊME AUTEUR

Avez-vous lu Char ?, N. R. F., 1946, coll. « Les Essais », XXII.
Les belles infidèles, Essai sur la traduction, Cahiers du Sud, 1955.
Machiavel, Club Français du Livre, 1958.
Savonarole, Club Français du Livre, 1960.
Les problèmes théoriques de la traduction, N. R. F., 1963.
La machine à traduire, La Haye, Mouton, 1964.
Machiavel, Presses Universitaires de France, 1964.
Lyrisme de Dante, Presses Universitaires de France, 1965.
Teoria e storia della traduzione, Turin, Einaudi, 1965. Traduction allemande, Munich, Nymphenburger, 1968.
Histoire de la linguistique..., Presses Universitaires de France, 1967.
Saussure, Seghers, coll. « Philosophes de tous les Temps », 1968.

Dépôt légal. — 1re édition : 2e trimestre 1962
2e édition (revue) : 4e trimestre 1968

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays

© 1962, *Presses Universitaires de France*

INTRODUCTION

La bonne santé de la poésie vit véritablement sur deux ou trois préceptes, ignorés des bien-portants, farouchement niés par les malades, et dont la critique — qui pourrait représenter pourtant la médecine ici — semble avoir décidé de ne jamais parler, pas plus qu'on ne parle de corde dans la maison d'un pendu. L'un de ces préceptes désagréables, c'est qu'il reste à peine deux ou trois poètes vrais par génération, c'est-à-dire une dizaine par siècle, dans le meilleur des cas historiques. Un autre de ces préceptes, c'est que chaque poète véritable n'aboutit qu'à quelques douzaines de poèmes.

Tous les critiques, soyons francs, se sont mis en route à vingt ans (plutôt trente) avec l'intention bien arrêtée de partir à la chasse de ces gibiers rares. Puis, ils se sont perdus dans la forêt des poètes, où rien n'est facile comme de se perdre. Ainsi, je reprends la fameuse *Anthologie Kra* (1928), où sonnait le ralliement de la nouvelle poésie française après la première guerre mondiale, il y a quarante ans : la première anthologie où j'ai lu Apollinaire, Aloysius Bertrand, Lautréamont, Jarry, Max Jacob et Tzara. Mais dans cette anthologie même, combien de noms qui ne sont là que parce que c'était la mode ? Dire qu'en 1928, la poésie en vers de Giraudoux (Jean) tenait autant de place qu'Apollinaire parce que Giraudoux, c'était déjà ce romancier-diplomate plein d'ave-

nir et de relations. Dire que Proust (Marcel), auteur de vers verlainiens bien sages, est considéré, dans cette anthologie *révolutionnaire*, comme pouvant faire bon ménage avec Lautréamont. Dire que Morand (Paul) y tient tête à Gérard de Nerval, et que Radiguet poète y mérite plus d'attention que le poète Supervielle ; et que François Mauriac (en vers) est à côté de Mallarmé. Sans parler, dans cette anthologie qui compte soixante noms, de tous ceux qui ne sont là que parce qu'ils avaient des solides amitiés éditoriales, journalistiques, mondaines, et qu'ils faisaient illusion. Sans compter ceux qui n'étaient que les tout petits agitateurs du moment poétique. Évidemment, les anthologies sont précieuses comme document des mœurs poétiques d'une époque donnée ; mais de temps en temps, je vais prendre en plus une leçon de morale critique, et je vais faire une *cure d'optique* dans *La Nouvelle abeille du Parnasse*, 1832 (pas un mot de Hugo, ni de Lamartine, ni de Vigny, ni de Musset) ou dans les *Morceaux choisis* de F.-L. Marcou (1885). On ne peut pas toujours expédier les affaires courantes, et se contenter de la description très impressionniste de toutes les plaquettes de vers qui parviennent (pour toutes sortes de raisons) jusqu'à l'impression, jusqu'à la notoriété même.

De temps à autre, il faut bien rappeler, tout de même, aux risques et périls des intéressés — le critique, le poète, et les lecteurs — que la critique essaie, ou doit essayer, d'être l'histoire des contemporains, par les contemporains, pour les contemporains. Les gens cultivés qui sont morts en 1925 sont bien avancés si nous savons de source sûre, aujourd'hui, que Saint-John Perse et Paul Eluard *allaient être*, à partir de cette date, deux phares de notre demi-siècle. C'est il y a trente ans qu'il fallait

le voir et le dire, au lieu de les confondre avec deux cents autres de leurs contemporains, voire avec seulement vingt autres poètes, qui faisaient autant ou plus de bruit qu'eux.

Insistons : vers 1925, la critique, c'était d'apercevoir déjà que Saint-John Perse était à cent coudées au-dessus d'Emmanuel Signoret (à qui Gide croyait dur comme fer) ; la critique, en 1930, c'était d'apercevoir déjà qu'Eluard était plus grand *de toute une tête au moins* que les André Salmon, les Philippe Soupault, les Benjamin Péret, les André Breton même.

Aujourd'hui, la critique poétique, c'est d'apercevoir immédiatement l'événement poétique dominant, c'est d'accorder sans relâche à cet événement dominant la place dominante. Parce que j'aime la poésie de cette façon-là, si j'étais un vrai critique ayant pignon sur rubrique, il me semble que je reviendrais sans cesse au problème essentiel à propos de la poésie d'aujourd'hui : pourquoi ne la lit-on pas ? Je ne me lasserais pas de répéter que la vraie crise de la poésie, ce sont en premier lieu ces milliers de plaquettes, ces éditions réalisées quasi toutes de manière indirecte ou directe à compte d'auteur, ces maigres tirages, ces ventes plus maigres encore, et ce public en peau de chagrin.

Le personnage capital, en ce moment, dans la vie de la poésie, c'est une question : la poésie est-elle mortelle ?

CHAPITRE PREMIER

LE SYMPTOME

Parler de crise aujourd'hui, pour attirer l'attention sur un état de choses, est un procédé fini. Faut-il parler d'une crise de la poésie, quand même, au risque, soit de détourner l'attention, soit de bloquer l'entêtement de ceux qui, s'il y a crise, ne veulent pas le savoir ?

Au départ, je l'avoue franchement, je ne sais pas bien s'il y a crise ou non. Je suis comme tout le monde, ballotté par des impressions désagréables, alarmé parfois, rassuré d'autres fois. Le sentiment que j'ai de la poésie ne se porte pas bien, voilà ce que je peux dire. Et j'aimerais tirer les choses au clair.

Je voudrais bien partager l'optimisme de certains gentils poètes qui, fanfaronnade ou vitalité, prétendent que la crise de la poésie, ça n'existe pas : la preuve, c'est qu'ils sont là. Les cocoricos certifient la bonne santé du coq, ils ne peuvent rien contre les taches du soleil.

Mais l'abondance des plaquettes ? Je dois lire, au bas mot, dans les cinq à six mille poèmes par an. Chiffre oratoire, et non pas éloquent, qui ne prouve rien. Combien de millions de vers le XVIII^e^ siècle ne nous a-t-il pas légués ? Pourtant, c'est un Sahara poétique, où l'on s'étonne de rencontrer, palmier perdu, ce *poème*

de Vauvenargues qui pourrait être un fragment de Hölderlin : « La plus grande perfection de l'âme est d'être capable de plaisir. »

Où donc cerner le symptôme exact du malaise ? En 1812, on vend onze mille exemplaires du premier chant de *Childe Harold* en quinze jours, à Londres seulement. Victor Hugo meurt, en 1885, en laissant cinq millions de dépôts au Crédit Lyonnais. Tout irait donc encore très bien jusque-là ? Mais à côté de Byron, il y a Chatterton ; à côté du jeune Hugo, le jeune Aloysius Bertrand — fondés à penser qu'il y avait crise de la poésie déjà.

Nous sommes sur le bon terrain pourtant. Toutefois, ce que nous attendons des chiffres, c'est une vérité clinique, et non pas une vérité polémique ; une vérité pour nous, non pas une vérité pour fermer la bouche aux autres. Les chiffres du passé seraient très longs sans doute à faire parler correctement ; ce sont ceux d'aujourd'hui qu'il faut interroger. Le symptôme de la crise, c'est l'analyse des tirages comparés, non pas de poète à poète, mais de poète à romancier, de poète à vulgarisateur, de poète à *best-seller*.

Flaques de verre, de Reverdy (1929), acheté en 1942, porte : deuxième édition. *Les amis inconnus*, de Supervielle (1934), acheté en 1939 : troisième édition. *Choix de poésies*, d'Eluard (1946), acheté en 1956, vingt-deuxième édition. Mais à côté, *Terre des hommes* en est à treize cent mille exemplaires, et *Le petit prince* à plus de cinq cent mille ; *Premier de Cordée* passe le million, *L'Annapurna* d'Herzog en est à deux cent cinquante mille exemplaires. Le *Kon-Tiki* tourne autour du même chiffre. *Le monde du silence*, de Cousteau, qui ne donne pas de tirage, est traduit dans treize langues. Je ne parle

pas des *best-sellers* attristants (*Sélection* du *Reader's Digest*, en 1957, a diffusé mensuellement 1 300 000 exemplaires, dont 782 500 abonnés ; *Radar* sans les abonnés, 330 000 (1) : en face, une bonne revue littéraire vivote entre 2 000 et 6 000). Voilà le genre de chiffres qui dansent dans la tête des poètes, même si les *Poésies* de Valéry sont à la quatre-vingt-septième édition, comme *Alcools* à la cent dix-huitième, et *Paroles* de Prévert à plus de deux cents.

Pour 1956 (2), et sur cent soixante-quatre titres dont la vente s'est échelonnée, de 10 000 exemplaires à 450 000 exemplaires, il y a deux œuvres seulement qui peuvent passer pour défendre les couleurs de la poésie : *Arbre, mon ami*, de Minou Drouet, 38 500 exemplaires, au vingt-neuvième rang (mais est-il sérieux de citer Minou Drouet ?), *Les deux cents plus beaux poèmes*, présentés par Philippe Soupault, 17 000 exemplaires, au soixante-dix-neuvième rang (mais c'est une anthologie). La France n'est pas un cas particulier, malheureusement. Voici, par Guillermo de Torre, un tour d'horizon plus international : « Nous savions par exemple qu'en France, entre les centaines d'éditeurs qui s'y trouvent, il n'en est qu'un (citons-le, avec tous les honneurs qui lui sont dus : Pierre Seghers) (3), pour imprimer systématiquement des livres de poésie, bien que ce soit à compte d'auteur en beaucoup de cas. Nous n'ignorons pas qu'en Angleterre, pays *poétique* par excellence, ayant plus de lecteurs de

(1) Ces deux derniers chiffres sont cités — d'après l'Office de justification de la diffusion des supports de publicité — par *L'Echo de la Presse et de la Publicité* (automne 1957).

(2) *Les Nouvelles littéraires*, 31 janvier 1957.

(3) Seghers a renoncé, fin 1958, à poursuivre l'édition de sa collection.

poètes que toute autre nation, voici quatre ans, la guerre à peine terminée, les éditeurs ont fait appel à l'aide du *British Council* : ils eussent été contraints, sinon, compte tenu des coûts très élevés d'impression, de ne plus publier de livres de vers (1), pour le plus grand dommage de la culture littéraire en général. En Italie, où l'on bénéficie d'une notable reprise de l'édition, fort peu de poètes, excepté Ungaretti, Montale, un ou deux autres, réussissent à voir leurs livres publiés autrement qu'à leurs frais. En Espagne, quelques rares collections — financées officiellement ou officieusement — comme *Adonaïs*, réunissent toute la production poétique contemporaine. Mais les États-Unis, paradis supposé de l'édition, avec ses fabuleux *best-sellers* ? Nous savions déjà qu'une seule maison d'édition « d'élite », *New Directions*, publiait des livres de poèmes. Nous savons maintenant que la célèbre revue traditionnelle, *Poetry*, a été sur le point de mourir... et que seuls des poètes comme V. H. Auden et Archibald Mac Leish peuvent se payer le luxe de vendre quatre mille exemplaires de leurs ouvrages, tandis que, dans l'ensemble, la diffusion de la poésie est tout à fait maigre (2). »

Tous ces chiffres des tirages, surtout les gros, sont bien entendu sujets à caution, puisqu'ils font partie désormais d'une *bande publicitaire* et d'une *jaquette* bien conçues. Mais comme ils sont probablement tous à peu près faussés de la même manière, ils indiquent assez bien les

(1) John LEHMANN, directeur du *London Magazine* (publication née en 1954, et la seule revue littéraire actuelle) annonce dans le numéro d'avril 1958, qu'il est menacé de cesser de paraître, faute de ressources.

(2) Guillermo de TORRE, *Negro sobre bianco*, Buenos Aires, février 1957 (l'auteur se réfère, pour les Etats-Unis, à une enquête de la revue *Life*, qui venait de paraître).

LES PRÉCIS DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR

LE PSYCHOLOGUE
Section dirigée par Paul FRAISSE

L'ÉDUCATEUR
Section dirigée par Gaston MIALARET

LE SOCIOLOGUE
Section dirigée par Georges BALANDIER

LE LINGUISTE
Section dirigée par André MARTINET

L'HISTORIEN
Section dirigée par Roland MOUSNIER

LE GÉOGRAPHE
Section dirigée par Pierre GEORGE

L'ÉCONOMISTE
Section dirigée par Pierre TABATONI

LE MATHÉMATICIEN
Section dirigée par Jean-Pierre KAHANE

LE PHYSICIEN
Section dirigée par Hubert CURIEN

LE CHIMISTE
Section dirigée par Jacques BÉNARD

PAIDEIA
Bibliothèque pratique
de Psychologie et de Psychopathologie de l'Enfant
dirigée par Georges HEUYER

LES PRÉCIS DES CLASSES SUPÉRIEURES

INITIATION PHILOSOPHIQUE
Section dirigée par Jean LACROIX

LES GRANDS TEXTES
Bibliothèque classique de Philosophie
dirigée par Claude KHODOSS et Jean LAUBIER

PHILOSOPHES

30 243

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XXe siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012.

Avec le soutien du

CNL Centre national du livre